

Penser un futur meilleur L'état du court métrage au Québec

Philippe Gajan

Number 102, Summer 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24108ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gajan, P. (2000). Penser un futur meilleur : l'état du court métrage au Québec. *24 images*, (102), 46–48.

PENSER UN FUTUR MEILLEUR L'ÉTAT DU COURT MÉTRAGE AU QUÉBEC

PAR PHILIPPE GAJAN

Les maux du court métrage sont hélas trop connus: absence de moyens de production, absence de moyens de diffusion. À cela il faudrait peut-être ajouter absence de communauté. Au Québec, point de Six Pack comme en Autriche ou de mythique Winnipeg Film Group malgré quelques îlots de résistance (Main Film à Montréal, Spirafilm à Québec).

À qui la faute? À un manque de vision des différents paliers gouvernementaux? Refrain connu, trop peut-être. Ou alors à un manque de vision tout court? Car il faut bien dire qu'il plane un énorme malentendu sur la définition même du court métrage. Tous s'entendent pour louer le laboratoire d'expérimentation qu'est ou que devrait être le court, mais trop souvent c'est de techniques qu'il s'agit, techniques au sens large. Témoins la quasi-totalité des films de l'INIS, année après année, qui démontrent avant tout un savoir-faire et non un savoir dire ou encore mieux un vouloir dire. En fait de laboratoire, le court métrage se confond trop souvent avec l'idée d'un passage obligatoire vers le long métrage. Pour faire un long métrage, il faut avoir démontré une aptitude aussi bien à raconter une histoire qu'à négocier un budget. Le court métrage, alors qu'il devrait signifier espace de liberté, subit la loi de l'autocensure. Il n'est plus mode d'expression, mais témoignage d'une expression en devenir. Combien de «cartes de visite»¹, dès lors, proposées aux regards des rares spectateurs ou plutôt des institutions, en guise de curriculum vitæ? À tel point qu'à la SODEC, section jeunes créateurs, les projets de longs métrages ou de téléseries se font plus nombreux chaque année alors que le nombre de projets de courts métrages diminue.

Cette année, aux Rendez-vous du cinéma québécois, à peine 50 courts métrages tournés sur support pellicule ont été soumis. Le comité de sélection, quelque

peu désespéré si l'on en juge par le texte d'Henri-Paul Chevrier inclus dans le catalogue, en a retenu moins d'une vingtaine. À l'opposé, c'est plus de 150 œuvres vidéographiques (hors documentaire, catégorie traitée à part) qui étaient soumises, bouillonnement qui se confirme année après année. C'est donc sur ce support qu'il faut, semble-t-il, dorénavant compter. Et, dès lors, la palette est large, très large. De l'art vidéo à la fiction traditionnelle, tout y passe. On en connaît partiellement les raisons: plus grande accessibilité, tournage moins lourd (parfois au détriment de la qualité) et donc coûts de production très inférieurs. La vidéo voit se côtoyer dorénavant le meilleur (qui présuppose une prise en compte du support vidéo et donc de son esthétique) et le pire. Par contre, il y a un signe qui ne trompe pas. Que Jean Pierre Lefebvre travaille en vidéo sur le délicieux *H comme Hasard*, une comptine facétieuse démontrant une imagination débordante, c'est dans l'ordre des choses puisque cela fait des années qu'il a franchi le Rubicon. Mais Jean Chabot, lui, faisait avec *G comme Générations*² sa première incursion dans la vidéo. Au-delà d'un texte magistral, cette œuvre qui repose sur un unique travelling circulaire, figure académique du langage cinématographique, montre que, contrairement à ce que disait Robert Morin, un cinéaste peut fort bien travailler avec ce support.

Il faut dire que, traditionnellement, la vidéo ne subit pas le diktat des contraintes de format.

Et pour cause, n'ayant jamais (ou si peu) connu une autre fenêtre de diffusion que celle qu'elle s'est elle-même ouverte, elle n'a pas à se conformer aux exigences des cases horaires. On peut même trouver étrange de parler de court métrage dans ce cas, tellement l'usage du mot était réservé au cinéma jusqu'à une époque récente. S'il faut pourtant en passer par là, c'est que la distinction cinéma vidéo est de moins en moins opérante, un grand nombre de jeunes (et de moins jeunes) créateurs choisissant de tourner des films (si l'on considère le langage adopté) sur support vidéo. C'est donc actuellement davantage sur vidéo que s'esquissent les gestes créateurs et que l'on retrouve cet espace de liberté qui permet d'élargir le champ des propositions. L'Association québécoise des critiques de cinéma (AQCC), qui décerne chaque année des prix aux courts et moyens métrages (fiction et documentaire), a d'ailleurs récompensé deux bandes vidéo ces trois dernières années, c'est-à-dire *Ob la la du narratif* de Sylvie Laliberté en 1998 et *Sleeping Car* de Monique Moumblow, cette année, consacrant ainsi deux figures importantes du milieu de la vidéo (*L'invention d'un paysage* de Serge Cardinal s'est intercalé entre les deux en 1999). À noter, cependant, que dans les trois cas il y a une grande conscience du support utilisé puisque Sylvie Laliberté se joue métaphoriquement du cadre en livrant un essai-performance qui traite de l'enfermement, que Serge Cardinal travaille l'abîme, figure importante du cinéma, en menant de

Jean Chabot, avec
G comme Générations,
 ci-contre,
 et Jean Pierre Lefebvre, avec
H comme Hasard,
 en bas,
 sont deux cinéastes qui ont su
 travailler avec le support vidéo
 en prenant en compte ses
 avantages et son esthétique.



ce faux débat est derrière nous, l'essentiel résidant dans le fait que l'œuvre offre une proposition forte en harmonie avec le support qu'elle investit. Dès lors le constat sur le court métrage qui s'annonçait sombre se doit d'être réévalué. Si on a coutume de dire qu'il n'y a pas de tradition de court métrage au Québec, ce n'est pas tant parce que les œuvres manquent mais bien parce qu'il existe un manque de concertation flagrant sur la façon de les présenter. En dehors des festivals — et particulièrement le Festival du nouveau cinéma et des nouveaux médias (ou encore de jeunes festivals comme celui de la relève à Chicoutimi) depuis la disparition du Festival du court métrage, et, bien sûr, les Rendez-vous du cinéma québécois — encore que là, il faudrait se pencher sur le tout nouveau principe de sélection et sur celui de la programmation —, point de salut. Pourtant, le court métrage québécois est bien perçu à l'extérieur de ses frontières. Cette année, Clermont-Ferrand offrait à la SODEC une carte blanche... et celle-ci avait bonne mine.

Le mal serait donc ailleurs? Il ne se passe pas une semaine sans que naisse sur Internet un nouveau site de diffusion de courts métrages ou encore un nouveau festival «online», et donc, poten-

front une narration amoureuse, l'histoire d'un cinéaste et... l'histoire du cinéma, et que Monique Moumblow rend hommage à Bergman.

Le film est mort, vive la vidéo!... Pas si vite! Même si l'arrivée sur le marché de caméras numériques risque encore une fois de modifier la donne (les cégéps s'en sont déjà massivement équipés), la pellicule a encore de beaux restes, encore faut-il savoir où les dénicher. Ces trois dernières années l'AQCC a accordé le prix

Claude-Jutra, décerné à un jeune créateur, à deux productions 16 mm, *Beluga Crash Blues* de Dominic Gagnon, film expérimental impressionnant qui déclinait des images urbaines et notamment celles filmées dans un parc d'attraction à l'aide de la musique d'Olivier Messiaen, et *The Sick Room* de Serge Marcotte, qui filmait des ombres pour restituer une ambiance tenant autant du film noir que d'un univers kafkaïen³. Dans le même ordre d'idées, une très belle initia-

tive, le Projet Y présente chaque année les meilleures productions étudiantes sur film. À mon avis, la sélection de cette année était plus intéressante que son homologue des Rendez-vous, et je pense par exemple à *Dans un café, rien de moins* de Michel Simonsen, qui revisitait de manière ludique et contemporaine le sujet cent fois rebattu de la drague... dans un café.

Alors vidéo ou film? À la lumière de ce qui vient d'être énoncé, force est de constater que



L'invention d'un paysage de Serge Cardinal.

STÉPHANE DENIS HAZEL

problèmes reconnus du court métrage est sa difficulté à trouver sa place entre œuvre et produit culturel. D'où le flou qui règne en maître lorsqu'il s'agit de dénicher une case de financement appropriée pour en assurer la diffusion, dans la mesure où générer des revenus par le court métrage semble pour l'instant impossible. À la place, des initiatives ponctuelles ont vu le jour. J'ai cité le Projet Y, mais il faudrait nommer Perte de signal, un collectif de vidéastes qui a mis en place sa propre structure de promotion-diffusion-distribution, Kino'00, regroupant des jeunes créateurs qui se sont imposés comme règle la création d'une œuvre par mois. Ils ont échoué en bout de course à la Cinémathèque lors d'une nuit entière de projection et ont diffusé quelques programmes de courts métrages au Parallèle. D'autres projets devraient voir le jour comme des présentations de compilations dans des endroits inusités (sur le modèle des microcinémas) ou sur DVD.

Mais l'une des initiatives les plus intéressantes actuellement à Montréal reste la manifestation Courts toujours qu'organise dorénavant chaque mois Main Film depuis janvier au Goethe-Institut. Outre le fait qu'elle offre une programmation pancanadienne de qualité, primeurs et œuvres plus anciennes confondues, elle s'attaque à ce qui, à mon sens, est finalement le principal problème du court métrage: son manque de visibilité en dehors des festivals, qui se traduit par une absence de public. En misant sur la continuité, la fidélisation et la bouche à oreille, Courts toujours a fait le pari de se créer un public. Pour ce faire, Sylvie Roy⁴, coordonnatrice de la manifestation, parle «d'une volonté (...) de partir à la rencontre d'un public» et insiste



Monique Moumblow, avec *Sleeping Car* (récompensé cette année par l'AQCC), s'impose comme une figure importante de la vidéo.

sur l'importance de l'accompagnement des œuvres comme l'une des stratégies permettant d'y parvenir. Déjà un nombre important d'auteurs sont venus présenter leur travail et s'en sont déclarés très satisfaits. On pouvait même sentir une sorte de soulagement chez eux, comme si le fait que des manifestations comme celle-là puisse voir le jour leur redonnait espoir.

Bref, ça bouge dans le merveilleux monde du court métrage! Mais une chose est sûre, c'est que la qualité et la vigueur de ces œuvres mériteraient que cela bouge encore plus rapidement et qu'on dispose enfin d'un accès plus large et plus régulier à elles.

Enfin, un texte sur l'état du court métrage au Québec ne serait pas complet sans glisser un petit mot sur l'animation, tradition onéfiennne oblige. Bien que là encore le problème de l'accès aux œuvres se pose (heureusement que la Cinémathèque existe!), la période est plutôt euphorique. *When the Day Breaks* de Wendy Tilby et Amanda Forbis, pénétrante et lumineuse analyse sur le mode

animalier de la vie urbaine contemporaine, continue depuis sa palme d'or à Cannes à rafler les honneurs aux quatre coins du monde et on se prend à rêver le même destin pour *Le chapeau* de Michèle Cournoyer, une œuvre intense, profondément troublante, en parfaite harmonie avec le travail de cette grande artiste. ■

tiellement de nouvelles fenêtres de diffusion. Ces dernières sont d'ailleurs reliées à une demande inédite et accrue de «matériel» pour les télévisions spécialisées — la bagarre fait rage en France où Canal +, qui disposait d'un certain monopole, doit maintenant compter avec d'autres joueurs. Par contre, le Québec tarde à réagir, tant au niveau télévisuel, qu'au niveau d'Internet ou encore au niveau institutionnel. Même si on sent une volonté affichée de mettre en place les outils de production, et les dix ans du programme Jeunes créateurs étaient pour nous le rappeler, les avancées en ce qui a trait à la diffusion, tant en salle qu'à la télévision, semblent inexistantes. L'un des

1. On pourrait appeler ça le syndrome de Clermont-Ferrand, tant ce genre de production, monnaie courante de par le monde (et particulièrement en France), est légion lors de ce festival pourtant considéré comme la Mecque du court métrage.
2. À noter que ces deux œuvres faisaient partie de *Un abécédaire*, collectif mis sur pied par le Vidéographe et qui réunissait 26 courtes bandes.
3. Le prix cette année était attribué à *La pêche au son* de Jean-Sébastien Durocher qui, signe des temps, rendait, par cette vidéo, hommage au son au cinéma.
4. Voir l'entrevue de Sylvie Roy dans la revue de Main Film *Synopsis*, vol. 3, n°4, hiver 2000, p. 5 à 7.